

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 2

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

II

Il ajouta :

— Bien heureux. Oui, le plus heureux des hommes !

Pendant que la petite baronne Dinati, la jolie femme brune qui trouvait tout à l'heure Varhély un peu triste, écoutait et disait fièrement à Paul Jacquemin, le reporter attiré de son salon :

— Ce bonheur-là, Jacquemin, c'est pourtant mon ouvrage... Sans moi, ces deux sauvages si charmants, si bien faits l'un pour l'autre, Marsa et Andras Zilah ne se seraient jamais rencontrés. A quoi tient le bonheur !

— A une carte d'invitation gravée par Stern, dit Jacquemin en riant. Mais vous m'en avez trop dit, baronne... Il faut tout me raconter... Tout... La jolie chronique à faire, pensez donc ! *Un Mariage chez la Baronne !* Voyons, le roman... Vite, le roman !... Le roman ou la mort !

— Et vous ne croyez pas si bien dire, mon cher Jacquemin, c'est bien un roman. Et un roman romanesque qui plus est. Un roman qui ne ressemble pas à... (vous avez inventé le mot)... ces histoires *brutalistes* que vous aimez...

— Que j'aime beaucoup, la baronne... Comme la charcuterie : quand c'est bien salé !

— Eh bien, le roman du comte Andras n'est pas salé du tout. Il est... comment dirai-je ?... Il est épique, héroïque, romantique... tout ce que vous voudrez... Mais il est exact comme une assignation. Je vais vous le raconter.

— Bon à tirer à cinquante mille exemplaires ! dit gaiement Jacquemin qui ouvrait ses oreilles et prenait des notes... mentalement.

III

Le prince Andras Zilah, comte transylvain et prince du Saint-Empire, était de ces hommes qui vouent leur existence à une seule idée, et, lorsqu'ils se sont donnés à un amour, ne se reprennent plus.

Le souvenir de la vaillance du père faisait battre le sang dans les veines du petit prince.

Une fois, à Bude, le père avait amené le fils à l'endroit où, en 1795, des têtes de généraux hongrois, accusés de républicanisme, étaient tombées, et il lui avait dit, faisant mettre à l'enfant le front nu :

— Ce lieu s'appelle le *Champ du Sang*. Martinowiz a été décapité là pour sa foi. Souviens-toi que la vie de l'homme appartient à son devoir et non à son bonheur.

Un jour le prince Andras reçut de la petite baronne Dinati, qu'il aimait beaucoup, et dont le mari, le patriote Orso Dinati, un des défenseurs de Venise au temps de Manin, avait été son ami intime, une invitation à dîner. La maison de la baronne était des plus curieuses ; le reporter Jacquemin qui y faisait la pluie et le beau temps, jugeant les vins, rédigeant les menus, eût ajouté : "des plus bizarres." La baronne y accueillait un peu tout le monde et tous les mondes. Elle se plaisait aux excentricités et les excentricités ne lui déplaisaient pas.

Le prince aimait beaucoup la baronne, et d'une espèce d'affection de frère aîné. Il lui pardonnait ses petits enfantillages et même ses petites ridicules pour ses grandes qualités.

La petite baronne, certain soir, avait très vive-

ment insisté pour que le prince ne refusât pas son invitation nouvelle.

— Je vous ménage une surprise, disait-elle. J'ai à dîner...

— Qui cela ? Le mikado ? Le Shah de Perse ?

— Mieux que le mikado. Une charmante jeune fille qui vous admire profondément, car elle sait par cœur toute l'histoire de vos batailles. Elle a lu Georgei, et elle est si profondément Hongroise de cœur, d'âme et de race qu'on l'appelle tout uniment *la Tzigane*.

— La Tzigane ?

Il y avait pour le prince Andras tout un monde étincelant de souvenirs dans ce simple mot qui raisonnait comme des cymbales. Tous les refrains de la patrie chantaient dans ce nom du pays. *Huzad czigany ! L'en-avant* de ces musiciens errants de la puszta avait pour lui quelque chose de ces chers accents des cloches lointaines du pays natal.

— Ah ! vraiment oui, fit-il ; voilà, ma chère voisine, une charmante surprise ! Je ne vous demande pas si votre Tzigane est jolie : elles sont toutes adorables, les Tziganes de mon pays !

Le prince ne croyait pas avoir si bien dit.

Cette Tzigane, c'était Marsa à qui la baronne l'invita à offrir le bras pour passer dans la salle à manger, Marsa toute pâle dans une de ces toilettes sombres qu'elle semblait affectionner, Marsa Laszlo, dont le teint mat, les grands yeux arabes, la chevelure puissante incarnaient, pour Andras, dans un type supérieur, admirable et fier, plus affiné et plus élégant encore, la beauté ardente, souple et nerveuse des jolies filles de sa patrie.

Il fut surpris et étrangement séduit, attiré par le mélange un peu disparate d'un extrême parisianisme et d'une sorte de sauvagerie hautaine qu'il rencontrait chez cette Marsa. Tout à l'heure il avait remarqué combien elle demeurait silencieuse, froide, hautaine, dans le fauteuil où elle était assise. Maintenant ce même visage glacé s'animait étrangement, brusquement éclairé par une joie émue, et ses yeux étaient comme traversés d'une flamme heureuse en se fixant sur les prunelles bleues d'Andras.

Pendant tout le repas, d'ailleurs, le reste de la salle à manger avait complètement disparu pour le prince. Il ne voyait que cette jolie fille. Les bougies des candélabres, les éclairs des glaces, n'étaient là que pour former une auréole étincelante à ce beau front pâle.

— Savez-vous, prince, lui disait Marsa doucement, d'une chaude voix de contralto qui enveloppait comme une caresse, savez-vous que vous êtes, parmi tous ceux qui ont combattu pour votre pays, une des admirations de ma vie ?

Il essayait de sourire, lui citant des noms plus illustres.

— Non, non, répondit-elle, ce ne sont pas ceux-là que j'aime, c'est le vôtre. Je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

Et elle continuait, en lui racontant avec une émotion qui faisait vibrer sa voix tout ce que le prince Zilah Sandor et son fils avaient tenté, plus de vingt ans auparavant, pour la liberté de la Hongrie. Elle avait présente encore, et comme saignante, toute cette histoire. Son âge lui eût permis d'avoir assisté à ces batailles qu'elle ne les eût pas racontées avec plus de fièvre.

— Je sais parfaitement comment, à la tête de vos hussards, vous avez enlevé aux soldats de Jellachich le premier étendard arraché par les Hongrois aux combattants de l'Autriche. Voulez-vous que je vous dise exactement la date ?... et le jour ? C'était un jeudi !

Toute cette histoire ignorée, oubliée, perdue dans la fumée de guerres plus récentes, cette étrange fille, au regard noir, la savait ainsi, journée par journée ; et là, dans cette salle à manger de Paris, au milieu de tout ce monde, de ces causeries où le mot de la veille, la nouvelle scandaleuse, le propos

aiguisé, les jugements sur l'opérette nouvelle, sautaient par-dessus la table comme le volant sur les raquettes, Andras, volontairement isolé, revoyait, vivant et fier, tout son passé héroïque se dresser devant lui, dans une résurrection de féerie.

— Mais comment me connaissez-vous si bien ? demandait-il en enveloppant à son tour Marsa Laszlo de son beau regard clair. Votre père était-il de mes soldats ?

— Mon père était Russe, dit brusquement Marsa, dont la voix devint tout à coup très sèche et brutalement coupante.

— Russe ?

— Oui, Russe, dit-elle encore en appuyant avec une sorte de colère. Ma mère seule était Tzigane, et la beauté de ma mère a été un butin pour ceux qui ont écrasé vos soldats.

Elle pouvait guère, dans le brouhaha des causeries qui montaient et se faisaient plus bruyantes avec le dessert, lui dire tout ce que sa vie jusque-là contenait de douleurs ; et pourtant, lui, devinant il ne savait quel drame dans l'existence de cette jeune fille, la pressait, la priait au moins par le ton même de la voix, la suppliait presque de parler, et s'arrêtait juste à la limite où la sympathie pouvait se changer à indiscretion.

— Je vous demande pardon, dit-il, comme elle se taisait, fronçant ses sourcils épais sur ses yeux devenus durs. Je n'ai de raison de vous connaître que parce que vous me connaissez si bien moi-même.

— Oh ! vous !... fit-elle, le sourire triste, votre vie est de l'histoire, la mienne est du drame caché !... Voilà la différence !

— Je n'insiste pas, dit Andras.

— Oh ! je vous conterai volontiers toute ma vie, si l'existence d'une inutile comme moi peut vous intéresser : mais ici, dans le fracas de cette fin de repas... non !

Elle ajouta sur un autre ton :

— Il ne faut pas mêler les larmes avec le champagne. Tout à l'heure... Tout à l'heure...

Elle essayait visiblement de paraître gaie, de ressembler à quelques-unes de ces jolies femmes qui étaient là et que le prince Andras trouvait parfaitement insignifiantes, malgré leur beauté. Elle ne parvenait pas à chasser ce nuage de tristesse dont le reflet donnait d'ailleurs un charme à son beau visage mat, sévère et pur. Et le prince entendait encore cette voix devenue âpre disant d'un ton bref, presque révolté :

— Oui, Russe !... Mon père était Russe !

IV

Andras se sentait gagné peu à peu par un trouble doux, une chaleur qui glissait en lui comme un cordial. Cette sorte de mystère dont s'enveloppait Marsa, l'éclair de colère qu'elle avait eu en parlant de ce Russe qui était son père, tout attirait le prince vers elle, et il éprouvait un sentiment délicieusement inquiet, comme si le secret de l'existence de cette femme eût importé maintenant à sa vie.

Elle ne voulut pas d'ailleurs lui faire croire qu'elle tenait à garder ce secret. Dès cette première entrevue, pendant les causeries multiples qui suivirent le repas, — et l'exhibition, toujours fort longue chez la baronne, des musiciens extraordinaires, aux cheveux de brenns gaulois, — Marsa se livrant avec une sorte de joie à celui qu'elle regardait comme un de ses héros, dit au prince Andras toutes les souffrances de sa vie.

Elle lui racontait l'assaut donné par les soldats de Paskiewich au petit village hongrois où son aïeul et son père quittant le violon et leur czimbalom, avaient fait, contre Russe, le coup de feu dans les rangs des honveds. Combat ou plutôt tuerie dans l'unique rue du bourg. Un des derniers massacres détruit, fusillant les hommes prisonniers, brûlant les pauvres maisons basses. Il y avait des femmes